

Janusz Przychodzen (dir.) *Asie du soi,  
Asie de l'autre. Récit et figures de l'altérité*  
Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 156 p.

Sophie Croiset

Université libre de Bruxelles  
et Université Sorbonne nouvelle (Paris III)

En 1978, dans *L'orientalisme*, Edward W. Said s'arrêtait sur le monde oriental pour en décortiquer les aspects créés, fantasmés et véhiculés par l'Occident. Cet « Orient » immuable, caricatural et surprenant semble avoir la vie dure. En effet, comme l'indique à bon escient Yves Laberge dans la préface de l'ouvrage *Asie du soi, Asie de l'autre*, « même dans notre siècle caractérisé par la mondialisation de l'information, les perceptions approximatives de l'autre tiennent lieu de

références et sont parfois lourdes de conséquences sur le parcours de bon nombre de vies humaines » (p. 3). Les textes réunis par Janusz Przychodzen illustrent la teneur de cette assertion par le prisme de la culture et de la littérature d'un espace déraciné, à l'écart, qu'est le Québec.

Mais avant tout, en quoi une telle approche est-elle pertinente ? Le texte liminaire de Simon Harel s'emploie, ingénieusement, à répondre à cette question. Historiquement liée à l'Europe, culturellement attachée à l'identité nord-américaine et, depuis peu, tournée vers la latinité sud-américaine — qui, par son côté multiculturel et non-conquérant, lui ressemble —, cette province n'a, a priori, pas de contact particulier avec l'Asie. Pourtant, comme le souligne Harel, la postmodernité et ses nouveaux flux migratoires, ainsi que l'éventualité d'un passage du Nord-Ouest au sein d'un projet, encore fictif, de nouvelle géographie commerciale (p. 17) laissent entrevoir le développement imminent de nouveaux rapports avec l'Asie. Par ailleurs, rappelle-t-il (p. 21), on ne saurait oublier la figure spectrale, mais non moins présente, de l'Amérindien, cet étranger de l'intérieur, qui par hiatus vient s'accoler à un orientalisme aux frontières incertaines pour rejoindre cette image confuse de l'autre qui étonne et interpelle. Dès lors, s'interroger sur les visages de l'Orient — et plus spécifiquement de l'Extrême-Orient — ne semble plus tellement incongru. Et la question devient séduisante à une époque où, alors que les représentations étaient jusque-là principalement récupérées de la culture européenne, l'Asie se profile, plus que jamais, directement à l'horizon des Canadiens. Les distances sont très vite parcourues et les communautés, de plus en plus mêlées : la présence orientale n'aura de cesse de s'accroître. Aussi l'approche de l'Autre dans sa diversité

apparaît-elle comme une gageure essentielle pour les années à venir.

Dans ce cadre, l'objectif de l'ouvrage est le suivant : montrer comment certains romanciers québécois ont pu récupérer des images déjà tronquées et des idées reçues ou s'en jouer, en complexifiant par là-même la représentation de l'Extrême-Orient. Capter les clichés, analyser les ethnotypes apparaît ainsi comme une manière de débroussailler un terrain encore trop vague, de sortir du confort des lieux communs, pour mieux comprendre l'autre, tantôt attrayant, tantôt rebutant, mais surtout pour mieux se connaître soi-même.

Danielle Constantin, qui ouvre le bal de ce « buffet chinois », pour reprendre l'expression de la préface, propose une étude du plurilinguisme chez Yolande Villemaire. C'est par le biais d'un aspect fondamental de l'identité, la langue, que la chercheuse nous invite à découvrir l'Orient chez cet auteure québécoise, ou plus précisément l'Inde où celle-ci a vécu. Dans cette comparaison de deux romans, *La vie en prose* et *Le dieu dansant* — le premier ancré dans un univers québécois contemporain, le second, dans l'Inde d'un autre temps —, deux stratégies bien distinctes sont mises en place pour créer une pluralité des voix. Multiplication des instances narratives pour l'un. Emprunt aux traditions orales des légendes, mythes, fables et autres contes, pour l'autre. L'étude nous permet, furtivement, de faire connaissance avec l'Inde du *Dieu dansant*. Elle lève le voile sur un récit aux allures mystérieuses, cruelles et tragiques, tandis qu'elle souligne la présence orientale, dans *La vie en prose*, à travers l'utilisation de termes sanscrits. On regrettera sans doute de ne pas en apprendre davantage sur l'Orient de Villemaire. Toutefois, se focalisant sur les dissemblances

linguistiques et structurelles des deux productions, s'arrêtant, entre autres, sur le discours direct — imposant dans *La vie en prose*, minime dans *Le dieu dansant* —, l'article évoque, par voie subliminale, comment une stratégie littéraire peut refléter une différence culturelle.

La littérature migrante est habilement invitée puisque le deuxième article concerne Ook Chung, écrivain coréen d'expression française vivant au Québec, bien méconnu en regard de Ying Chen (d'origine chinoise). Principalement focalisé sur *Kimchi*, mais traversant tous ses livres, l'article de Ching Selao s'arrête sur « l'hybridité des œuvres de Chung, écrites en français mais traversées d'un imaginaire métissé » (p. 62). *Kimchi*, roman à caractère autobiographique, est l'occasion de souligner les « marques du lointain » (p. 63) que le narrateur porte en lui, autant de traits comiques et cocasses pour les jeunes Québécois qui le côtoient. Ce dernier y témoigne de l'exclusion qu'il a subie avant de trouver refuge dans le butô, l'écriture et la recherche de l'origine. L'étude reflète toute la complexité de la position de cet écrivain à l'identité mouvante et fragile qui cherche à sortir des stéréotypes et présente une hybridité peu rassurante pour casser la dichotomie du même et de l'autre, en brandissant les multiples visages de l'altérité.

Consacré à la représentation de la déesse hindoue Kâlî chez François Peraldi, l'article de Michel Peterson dirige le propos vers la psychanalyse. Kâlî, figure emblématique de l'Autre violent et cruel, déesse suprême de toutes les déités hindoues, n'a eu de cesse, à la suite de Peraldi, de s'inscrire chez ses héritiers comme « l'un des signifiants primordiaux et refoulés de l'Autre, insus et oubliés de l'histoire, de l'altérité, du non-savoir, de l'inconscience » (p. 81). À travers elle, on entre

dans la sphère psychique que Freud désignait par les termes de « continent noir ». Patronne des voleurs et des criminels, elle fait figure de véritable symbole d'une altérité radicale, brutale et sanglante. Et alors que l'auteur s'arrête sur la volonté du psychanalyste québécois de repenser Kâli en tant que réalité ultime ou femme totale, le lecteur s'intéressera surtout à l'image sombre et effrayante qui se fond dans une représentation fantasmatique de l'Orient.

Janusz Przychodzen nous replonge ensuite dans la littérature et propose une étude fort bien construite, qui s'immisce au cœur du sujet. *Les aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens*, au centre du propos, a largement contribué au développement de l'image populaire de l'Asie au Québec. Derrière ce titre se cache le roman-feuilleton de Pierre Saurel, soit neuf cents épisodes publiés de 1947 à 1967. Przychodzen, en miroir de Saïd, s'arrête sur les portraits de l'Asie et de l'Asiatique qui y sont esquissés. L'Asie communiste des années cinquante (Chine, Corée, Japon) y est exposée, globale et indistincte, comme un monde radicalement différent sur les plans politique, social, moral et culturel. L'univers social apparaît comme moralement suspect et s'oppose, comme on le trouve chez Saïd, au monde occidental, détenteur d'un humanisme naturel, de l'intelligence et de l'éducation. Les Asiatiques, stéréotypés, dévalorisés, se posent en véritables dépravés, en avatars de tous les vices. Là où Saurel se dégage de la pensée de Saïd, c'est dans l'image féminine, incarnée par Taya. Représentant le pouvoir pour le pouvoir, elle est aux antipodes de la femme orientale stupide retenue par Saïd. Cela dit, toujours dangereuse et menaçante, elle offre de l'Asie le côté inquiétant qui « lui va si bien ». C'est pourquoi, conclut adroitement Przychodzen, Saurel répond « à l'horizon

d'attente canadien-français » : « il savait aussi intéresser un public américain » (p.124) en présentant une Asie moderne attardée, à visage monstrueux qui, au fond, n'est pas véritablement « étrangère » au lecteur.

La dernière étude, de Pierre Rajotte, traite remarquablement de la représentation de l'Asie dans les récits des voyageurs québécois de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. L'auteur pose (ou rappelle), dans un premier temps, l'ambivalence rencontrée dans la plupart des écrits du genre : la négation ou dévalorisation de l'altérité d'une part, la fascination ou l'idéalisation exotique d'autre part. Le lecteur découvre ensuite que l'ethnocentrisme qui présente l'Asiatique soit comme une menace, soit comme le « pauvre jaune arriéré à civiliser » (p. 133), perdure jusque dans les années 1940. Dans les récits des missionnaires, la conversion étant vue comme une façon d'éduquer, ou comme une mesure préventive face au péril jaune. Au fond, l'Asiatique présentait bien peu d'intérêt si ce n'est une fois réduit au « même ». La seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, avance Rajotte, marque un changement radical : un désir d'apprendre. Dans une inversion des rôles, l'Occidental devient le barbare qui n'a rien compris. L'idée du péril jaune n'a plus la cote. Il ne s'agit plus de nier la différence mais de chercher à la connaître, mieux : à l'incarner en renonçant brièvement à son identité. La fin du XX<sup>e</sup> siècle, complète l'auteur, sonne le glas du juste milieu où le voyageur ne plonge pas totalement vers l'autre, mais vise une meilleure (re-)connaissance de la différence. Comme la précédente, l'étude est brillamment présentée et totalement à propos.

Les lignes qui composent ce recueil ne manquent pas d'intérêt pour qui porte attention, de près ou de loin, à l'Asie,

encore mystérieuse et toujours fascinante. On regrettera peut-être l'écart de certains passages par rapport au thème annoncé, qui laisse, au final, une impression de « trop peu ». Toutefois, on appréciera certainement de voir les visages de l'Autre glosés, de saisir au passage des bribes d'un univers méconnu et de sortir du carcan « saidien ». La perspective québécoise, certes réduite, ne s'avère pas moins captivante et riche. En outre, l'ouvrage touche à plusieurs aspects des échanges interculturels, de l'altérité, des stéréotypes, tout en s'arrêtant sur divers territoires asiatiques. Les différentes études alimentent ainsi, tel un petit kaléidoscope interculturel, et sans prétention, un fond commun séculaire pour les Occidentaux, l'expliquent, le commentent et l'actualisent.